

CÉCILE
COULON

La langue des choses cachées



L'ICONOCLASTE
ROMAN

Dans la nuit, le *fils* ne discerne qu'un clocher d'église, les flots vaillants de la rivière et le métal des carillons de porte. Le Fond du Puits est calme : on se demande s'il est habité. Le prêtre et le *fils* longent la rive, quatre cents ans plus tôt des murs de pierre d'un gris pâle, un gris d'oiseau, furent érigés de chaque côté pour protéger les commerces et les rues. La rivière n'a jamais passé ces barricades. Son lit n'est pas large mais il lui suffit, ici personne ne tente de détourner sa course ni d'assécher ses rives, de vider ses entrailles. Les habitants du Fond du Puits se contentent de la traverser, parfois ils jettent des épluchures depuis les fenêtres, l'été quelques enfants tentent une baignade mais l'eau est si froide, elle vous arrache la peau, elle vous mord les orteils, c'est une eau d'urgence, la boire vous glace l'estomac.

De là où il se trouve, le *fils* perçoit le pont qu'ils ont foulé une heure plus tôt. Il lui paraît plus imposant, comme le haut d'une mâchoire ouverte. Le prêtre a l'habitude : il côtoie cette lèvre de pierre depuis trente ans. L'arche est criblée de lucioles : le *fils* voit qu'ici, sous cet orbe scintillant, des hommes ont été pendus, trois ou quatre, les pieds nus et les dents arrachées. Il perçoit un vieillard aux mains brisées par d'autres hommes, deux garçons aux épaules larges et solides pour qui on a doublé les cordes, et un jeune de presque dix-huit ans à l'allure chétive, celui-là ressemble à une poupée, il est maigre et ses jambes, bleuies par les coups, se balancent au-dessus de l'eau comme des branches sans fleurs.

– Il y a eu des pendus ici, dit le *fils*.

Le prêtre s'immobilise. Il ne regarde pas son compagnon : son œil passe du pont à la rivière.

– Votre *mère* ne disait rien de cela. Elle savait, mais elle ne disait rien. Elle ne posait pas de questions. Vous avez encore un peu de jeunesse en vous.

Le *fils* pourrait l'effacer de la surface du Fond du Puits en une seconde. Au matin, personne ne

saurait quoi dire ni quoi faire. Le prêtre aurait disparu.

– Vous parlez d'elle au passé. Elle n'est pas morte.

L'homme d'Église pose son œil sur le *fils*.

– Je vous présente mes excuses, jeune homme. Je ne voulais pas vous blesser.

Puis il lance sa main et dessine des cordes dans le vide.

– Il y a eu des pendus ici, c'est vrai. Tout le monde s'en souvient, pourtant personne n'était né quand c'est arrivé.

– C'est comme ça que tiennent les villages.

Le prêtre laisse échapper un rire léger, qui vient plus du nez que de la bouche, un soupir. Ils deviennent amis même si, pour le *fils*, les amis n'existent pas. Toute sa vie il n'a connu que des inconnus et sa vieille *mère*. Pour lui, elle est à la fois une compagne et une inconnue. Il sait vivre avec elle, il comprend ses silences, anticipe ses gestes. Il est prêt avant qu'elle ne le lui demande. Il ne devine pas ce qu'elle pense, il sait. Elle l'a éduqué, entraîné, instruit, pour que, dit-elle, « rien de ce monde ne te soit étranger ». La *mère* a passé sa

vie à rendre celle du *fi*ls claire, limpide, il sait où il va, comment et pourquoi. Elle a fait en sorte qu'il sache tout. Pour qu'il prenne, un jour, sa place.

– Vous avez besoin de repos, dit le prêtre, d'un ton qu'il prend avec les enfants de chœur.

– J'en doute.

De nouveau il sourit, franchement cette fois-ci.

– Votre âme, je veux dire.

Ils reprennent chemin. Le pont disparaît dans la nuit. Le *fi*ls n' imagine pas le Fond du Puits ailleurs que dans l'ombre, ses bâtisses sont comme des dents dans une vieille bouche.

L'église jaillit soudain du paysage noir : le prêtre en prend grand soin et dans cette nuit sans fin son clocher rassure les deux hommes. Ils contournent les chapelles et de l'autre côté une petite maison attenante, avec un toit bas et des fenêtres rondes, attend le *fi*ls.

– C'est ici.

Le *fi*ls voit sa *mère*, la nuit toujours, sur le pas de cette minuscule demeure. Sa silhouette, immobile devant ces fenêtres. Elle aime cet endroit, elle s'y sent presque bien.

À l'intérieur, tout est joliment nu. Pas de tableaux aux murs, pas de breloques sur les étagères. La table est recouverte d'un tissu blanc à liserés, c'est un bout de drap que le prêtre a découpé pour mettre un peu d'humanité dans cette chambre sans amour. Une petite cheminée crache des braises roses : le lit, au fond de la pièce, contre le mur, est fait d'un matelas mis sur un autre, d'un édredon et d'une chaise à sa tête. La Bible repose sur l'unique oreiller : c'est un endroit où l'on dort seul.

– Je viendrai vous chercher demain matin, souffle le prêtre. Il y a du bois dehors, dans l'établi. Mais vous aurez de quoi tenir quelques jours.

Le *fils* ne le remercie pas. Il tire la nappe et la plie en quatre, soigneusement. Puis il donne le carré de tissu blanc à son hôte. Ce dernier soupire, tourne les talons, mais avant de fermer la porte derrière lui, il demande :

- Et l'enfant ?
- Il vivra.